

LA BELGIQUE

A. M. J. Stevens, Receveur d'Enregistrement de Soulanges.

*Les troupes de César, fier dominateur,
Sous ces fils des Germains, luttant avec vaillance,
Reculaient. Mais plus tard, de l'Auguste vainqueur,
La Belgique échouait aux aïeux de la France.*

*Ce bouillant peuple belge, et brave et grand de cœur,
Aux Carolingiens devait donner naissance.
Des Francs, des Hollandais, redoutant sa valeur,
Il secouait le joug, hâtait sa délivrance.*

*Triomphant aujourd'hui d'un rude antécédent,
Avec un juste orgueil, puissant, indépendant,
Le pays des Van Dycks et des Stevens arbore,*

*Aux yeux des nations, son drapeau tricolore.
Sur ses sujets heureux, d'une équitable loi,
Léopold II maintient le flambeau de la Foi.*

Augustin Tellis.

LES MIRAGES DE LA JEUNESSE

VINGT QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME

Rosa de Vicence était à demi couchée sur un élégant divan ; sa jolie main flattait machinalement une levrette d'une admirable blancheur. Il était dix heures du matin, et les rayons du soleil, brisés par les mouvements capricieux des branches d'acacias qui se jouaient contre les fenêtres du salon d'été, venaient caresser les cheveux blonds de la charmante femme. Non loin de Rosa, la tête appuyée sur une de ses mains, une jeune fille murmurait un chant doux et triste ; c'était Ernestine, la sœur bien-aimée de Rosa de Vicence.

Rosa avait vingt-trois ans, et, depuis deux ans, elle était veuve d'un mari qu'elle n'avait point aimé, car cet homme avait le double de son âge ; il était dur, inflexible, et seule, la dot de Rosa avait occupé l'esprit de son avaré époux. La jeune femme était une de ces gracieuses créations, si suaves et si frêles, qu'il semble qu'un souffle doive les briser. Elle possédait une de ces âmes toutes d'amour, dont les joies et les douleurs se résument dans ce mot : *Aimer !* C'était une nature impressionnable, nerveuse, que la moindre irritation ébranlait profondément : on devinait, en voyant ce visage blanc et rose, aux gracieux contours, ce grand œil voilé d'une molle langueur, cette taille souple et mince, un peu inclinée, on devinait qu'il y avait là des passions endormies qui s'éveillaient un jour... et qu'elles pourraient tuer le pauvre ange.

Ernestine avait avec sa sœur une étonnante ressemblance ; plus jeune de cinq années, elle avait toute la délicatesse de ses formes, tout le ravissant ensemble de sa beauté ; mais son regard était plus animé, son sourire moins doux et plus fin ; son corps plus ferme ne s'inclinait pas avec autant d'abandon. Il y avait dans cette jeune nature plus de vie et de puissance ; elle devait aimer aussi, mais elle pouvait ravager cette âme de feu, mais elle avait plus de courage pour la lutte ; l'orage pouvait passer, la courber, mais non la briser.

Et pourtant, depuis qu'elles étaient restées orphelines, c'était Rosa qui s'était déclarée la protectrice de sa jeune sœur ; elle l'avait entourée de tous les soins qu'une mère seule semble capable de prodiguer, et c'était quelque chose de ravissant à voir que ces deux jeunes femmes, si belles et si pures de pensées, s'appuyant l'une sur l'autre dans la vie. On confondait dans une même admiration ces deux charmants visages entourés d'une auréole d'innocence. Il était beau de voir la plus forte s'abriter avec amour sous l'égide protectrice de la plus faible.

Comme nous l'avons dit, Rosa de Vicence caressait sa blanche levrette, et, souriant à ses pensées, elle murmurait d'une voix douce comme celles des anges :

— Comme tes yeux brillent, ma belle Mirza ! comme

tu écoutes si des pas ne font pas crier le sable sous notre balcon ! c'est que, comme nous, tu attends Gaston.

Et la chienne tressaillit, dressa les oreilles et jappa doucement.

— Chut ! Mirza, continua Rosa ; patience... il viendra, notre beau comte Gaston ; il passera doucement sa main sur ta tête, et dans huit jours il sera mon époux et ton maître... et tu lui seras fidèle, ma Mirza, comme tu le fus à moi... Il est si noble et si bon, notre Gaston !

Ernestine fit tomber un livre et le ramassa avec impatience. A ce bruit, Rosa leva vivement la tête, et un léger frémissement parcourut tout son corps. Elle resta quelques instants à contempler sa sœur, et un peu d'inquiétude vint altérer ses traits : elle se leva doucement, s'approcha d'Ernestine qui avait repris son attitude pensive et mélancolique ; elle s'assit près d'elle, et, prenant une de ses mains :

— Qu'as-tu donc, mon amie ? depuis quelques jours, tu es triste... tu ne souffres pas, cependant ?

— Non, Rosa... non, murmura la jeune fille en inclinant son visage pour cacher la rougeur qui l'avait coloré.

— Alors, pourquoi donc cette mélancolie subite ? d'où vient que je ne te vois plus sourire comme autrefois ? d'où vient qu'hier soir, tandis que Gaston était près de moi, tu t'es éloignée ?... Et ce matin, Ernestine, tu ne m'as pas embrassée...

— Pardon... pardon, ma bonne sœur, reprit Ernestine avec embarras, je ne sais quel motif donner à ma tristesse... peut-être la solitude dans laquelle nous vivons.

— Oh ! que ne le disais-tu, s'écria vivement Rosa. Pourquoi me cacher quelques-uns de tes desirs ? Est-ce que j'ai pu jamais te refuser quelque chose : tes plaisirs, ton bonheur d'abord ?... mais, console-toi, enfant, dans quinze jours, aussitôt après mon mariage, nous partirons pour Paris... Qu'as-tu donc ? tu pâlis...

— Rien... rien, continue.

— Eh bien, voilà que tu m'inquiètes, c'est mal ; au moment où je suis heureuse, je ne te vois pas disposée à partager mon bonheur... quelque grand qu'il soit, j'ai besoin avant tout, de ta tendresse, Ernestine !

— Rosa !... oh ! tu n'as plus besoin de moi pour être heureuse...

— Que dis-tu ? oh ! mon Dieu, es-tu donc jalouse de mon amour pour Gaston ! Pauvre Gaston ! n'est-il pas temps que je récompense sa tendresse dévouée, son affection profonde ! Il y a plus d'une année qu'il m'attend, qu'il m'implore... Un an : c'est bien long quand on souffre, quand on aime... et tu sais si je l'aime ! tu sais si je pouvais résister à son amour, si noble, si constant... Maintenant, oui, je suis heureuse, lui et toi dans le monde, rien que vous deux ! Et tiens, l'amour et l'amitié sont égoïstes ; je me plaisais à penser que tu ne te marierais pas, que tu resterais ainsi près de nous pour nous rendre toute l'affection que nous aurons pour toi.

Ernestine saisit la main de sa sœur et la porta sur ses yeux mouillés de larmes :

— Oh ! tu avais raison de penser cela, je ne me marierai jamais.

— Enfant, reprit Rosa en souriant, sais-tu l'avenir ?

En ce moment, la blanche Mirza bondit brusquement en donnant tous les signes d'une folle joie, la porte du salon s'ouvrit, et le comte Gaston de Marsenne parut. Rosa se leva, l'émotion embellissait encore ses traits délicats ; un sourire doux et caressant accueillit son fiancé ; elle lui tendit la main. Gaston jeta un regard inquiet sur Ernestine et n'aperçut pas le mouvement de Rosa ; la jeune femme pâlit et regarda sa sœur dont le trouble était visible. Sa main retomba.

Mirza, qui s'approchait de Gaston en sautant, fut renvoyée par le comte ; la pauvre bête, toute tremblante, se réfugia près de sa maîtresse.

— Vous êtes cruel pour Mirza, Gaston, dit Rosa d'une voix triste, il faut prendre garde de blesser ceux qui nous aiment... cela fait tant de mal !...

Gaston s'excusa gauchement ; évidemment il était contrainct, et une pensée pénible l'absorbait ; il s'assit

entre les deux sœurs, Ernestine parlant peu, et Rosa faisant tous les frais de la conversation.

— En vérité, monsieur le comte, dit-elle avec une feinte gaieté, votre préoccupation devient contagieuse ; depuis quelque temps, j'ai remarqué que vous deveniez étrangement distrait... c'est un défaut, prenez-y garde... jusqu'ici je ne vous en connaissais pas...

— Distrait près de vous, Rosa, vous ne le pensez pas... je suis plus grave peut-être, pouvez-vous m'en vouloir ?... L'homme qui se charge du bonheur d'une femme doit cesser d'être frivole... Qui sait l'avenir ? il peut être brillant, mais aussi il peut avoir ses jours de douleur.

— Singulière excuse, Gaston ; j'étais heureuse, moi, et je ne songeais pas à interroger l'avenir... mais c'est moi sans doute qui suis imprudente... C'est vous qui avez raison, monsieur le comte... Aujourd'hui vous devez réfléchir profondément, et ne pas attendre l'heure des regrets...

— Vous êtes injuste, madame... Telle n'est pas ma pensée, il y a dans vos paroles une amertume...

Rosa pencha faiblement sa tête : des larmes brillaient dans ses yeux.

— Pardon, Gaston, mais j'ai peut-être quelque droit de m'étonner. Ce froid raisonnement à la veille de contracter un mariage d'amour... Ne serait-ce pas pour toute autre l'expression d'un repentir tardif ?...

— Rosa, balbutia Gaston, singulièrement troublé, éloignez de telles suppositions, j'ai mal exprimé ma pensée, ou vous l'avez mal comprise...

Laissons cela, reprit vivement Rosa, j'ai tort... il est des paroles qui ne doivent jamais se prononcer.

Les heures s'écoulèrent lentement, la conversation languissait. Ernestine quitta un moment le salon, Gaston la suivit du regard. Resté seul avec Rosa, il garda le silence, il paraissait écouter avec inquiétude tous les bruits venant du dehors. Ernestine rentra enfin : ses yeux étaient gonflés, elle avait pleuré...

Rosa, sur la fin de la journée, devint souffrante ; de temps à autre elle passait la main sur son front, et ses doigts se mouillaient d'une sueur froide ; elle respirait péniblement. Gaston prétextait une visite qu'il attendait dans la soirée, et prit congé des deux sœurs. Pour la première fois peut-être depuis son arrivée il leva les yeux sur Rosa, et frappé de l'altération de ses traits :

— O ciel ! qu'avez-vous ? dit-il d'une voix troublée.

— Oh ! rien, rien... à demain, monsieur le comte.

Lorsque Gaston se fut éloigné, Rosa revint se placer debout devant Ernestine : ses lèvres étaient pâles et son corps agité d'un tremblement convulsif. La jeune fille se sentit saisie d'un effroi involontaire : elle voulut articuler quelques paroles, mais elle n'en eut pas la force, et demeura muette et immobile.

— Ernestine, murmura Rosa d'une voix étouffée, Gaston... vous aime...

— Ma sœur !

— Il vous aime, vous dis-je, j'ai tout vu, tout compris... J'ai trop compté sur son amour... lui, je le méprise, cet homme qui n'a pas craint de trahir tous ses serments, de jouer le rôle d'un lâche séducteur... cet homme qui, il y a un an, me demandait mon amour à genoux et en pleurant... et qui est aujourd'hui aux genoux de ma sœur !... Oh ! il ne mérite pas mes larmes... il ne mérite pas ma haine... Est-ce sa faute, à lui, si son âme est sans force... si elle ne peut contenir une passion profonde et durable ?... j'aurais pu lui pardonner... l'oublier peut-être... mais vous, vous aussi me tromper !...

— Grâce, grâce ! s'écria Ernestine en cachant son visage dans ses mains.

— Vous ! continua Rosa, animée par une agitation fébrile, vous, ma sœur ! vous que j'aimais plus qu'une mère n'aime son enfant ! vous que j'enveloppais d'un amour saint et pur, vous m'avez trompée ! vous avez froidement détruit mon bonheur !... et moi, aveugle que j'étais, j'unissais vos mains ; je vous parais avec orgueil pour que vous fussiez plus belle à ses yeux !... Mon Dieu ! vous saviez pourtant que je l'aimais, vous saviez que m'enlever son amour c'était me frapper là... au cœur ! me frapper de mort !... et c'est vous...

— Ah ! par pitié, grâce et pardon ! s'écria Ernestine en tombant à genoux. Rosa, je ne voulais pas